

## Une visite mémorable au *Jardin Botanique* de Washington DC

La première semaine de mon arrivée à Washington DC, le mardi 12 juillet 2016, mon neveu Olivier me propose de faire une petite visite de Washington DC. Sur la liste, il y avait, entre autres, le Capitole et le jardin botanique. Je choisis de commencer par le jardin botanique et d'aller ensuite visiter le Capitole, situé juste à côté. On y arrive vers quatorze heures et demie. Il y avait peu de visiteurs, vingt, vingt-cinq au maximum. Après avoir visité le jardin extérieur, nous sommes entrés dans la partie couverte. Immense. Les plantes exotiques y sont regroupées selon leurs espèces et leurs provenances. Absolument féérique !

À un moment, nous nous sommes retrouvés seuls, loin des autres visiteurs, en train de flâner et d'admirer les bananiers géants et les cactus nains quand nous voyons arriver en courant vers nous deux policiers suivis de deux autres. Avec de grands gestes de la main, ils nous interpellent et nous disent d'entrer vite dans une petite pièce à l'intérieur de la partie couverte du jardin, près de l'entrée principale du bâtiment. Instinctivement, je regarde ma montre et dis à Olivier :

« Ils ne vont quand même pas fermer le jardin à seize heures ! C'est trop tôt. Et puis, pourquoi il nous demande d'aller par-là ? Demande-leur ce qui se passe ! » L'un des policiers explique à Olivier : « On nous signale la présence de deux individus armés dans le quartier. Mais comme on ne les a pas encore localisés, on ne peut pas vous laisser sortir d'ici. Attendez dans cette pièce ! »

D'autres policiers courent partout dans le jardin botanique, poussant les visiteurs qu'ils rencontrent vers la pièce où nous nous trouvons. Cette pièce n'est pas très grande, seize mètres carrés environ, avec une grande fenêtre vitrée donnant à l'extérieur du bâtiment. Deux policiers imposants et discrètement armés se tiennent devant la porte. Ils nous tournent le dos.

Nous sommes tous atterrés, inquiets, silencieux. Les uns se précipitent sur leur téléphone portable, d'autres se taisent, tout simplement, et attendent. Olivier téléphone à sa maman pour lui expliquer la situation. Ma sœur allume la télévision juste au moment où le journaliste annonce :

« Ce matin il y a eu une alerte à la bombe au Capitole. On a évacué le bâtiment et cherché la bombe. Finalement on l'a trouvé au sous-sol. Le Capitole est resté fermé de dix heures à midi... » Après une petite pause :

«Maintenant on nous signale la présence d'individus armés aux environs du Capitole. Le bâtiment est de nouveau fermé. Le quartier sera bouclé jusqu'à ce qu'on les retrouve... ».

Nous attendons. Les bruits de la ville nous parviennent de loin, comme suspendus. De temps en temps, une ou deux personnes passent dans l'allée entre le Capitole et le jardin botanique. Elles ignorent peut-être ce qui se passe à quelques mètres d'elles ou elles sont habituées aux sirènes de gyrophares. Il faut dire aussi que les

policiers ne voulant provoquer la panique, faisaient preuve de grande discrétion et de maîtrise de la situation.

Et soudain, une agitation. Deux policiers entrent précipitamment dans le bâtiment, se dirigent vers leurs collègues postés devant la porte de la pièce où nous nous trouvons, leur murmurent quelque chose et s'en vont. Les policiers postés devant la porte se tournent vers nous :

« On nous dit que ces hommes armés qu'on recherche sont peut-être parmi vous ! »

Silence glacial. C'est la panique. Paralysante. La suspicion est déclenchée: « Pourquoi cet homme qui est cramponné à son téléphone est-il si fébrile ? Ses mains tremblent, n'est-il pas en train de chercher la touche télécommande pour... ? Est-ce cette femme assise à même le sol avec un foulard sur la tête qui... ? Ah, elle a deux petites filles à côté d'elle ! Oserait-elle les faire sauter en même temps que nous tous ? Et cet homme accroupi là-bas avec sa tête de Pakistanais ou d'Afgan, que regarde-t-il comme ça droit devant lui, sans bouger ? » Les gens se regardent. Ceux qui sont venus à deux ou à trois approchent leurs têtes et se parlent tout bas, comme si le simple choc des timbres de leur voix allait entraîner une explosion.

De nouveau, des policiers entrent dans la pièce et se mettent à circuler lentement entre nous avec une main dans une poche et en scrutant le plancher, comme s'ils cherchaient à détecter un bruit suspect. Et puis ils sortent de la pièce comme ils y sont entrés, sans rien dire, pour se disperser de nouveau dans le jardin.

L'atmosphère est pesante. En une fraction de seconde, mon imagination s'emballe. N'avait-on pas dit qu'à Verviers les terroristes arrêtés avaient volé des uniformes de policiers ? Et si les deux soi-disant policiers qui nous tournent le dos étaient les hommes armés qu'on recherche, déguisés en policiers ? Aïe ! Je réalise d'un coup : ils n'auraient qu'à se retourner et balayer la pièce d'une rafale... Et si c'étaient les deux hommes là-bas... ? Ils affichent trop ostensiblement un air désinvolte et indifférent comme s'ils n'étaient pas concernés ? Serait-ce le calme précurseur de...

Tout se bouscule. Je passe fébrilement en revue tous les coins de la pièce pour repérer où nous pouvons nous cacher, Olivier et moi, au cas où... Mais il n'y a rien, absolument rien, à part deux fauteuils, occupés par des visiteurs immobiles qui ne tenaient plus sur leurs jambes, un présentoir avec des prospectus sur le jardin et une table basse sur laquelle est posé un grand pot en terre cuite où pousse un philodendron. Rien d'autre. Nous nous tenons debout. La situation est inextricable. Allons-nous mourir coupé en deux par une rafale de mitraillette ou pulvérisé par une explosion de ceinture ? Allons-nous finir comme otage ? Mais de qui ?

Je refuse d'imaginer une réponse, mais regrette de ne pas être une fourmi ou un quelconque insecte insignifiant pour me glisser derrière cette feuille de philodendron que je vois là et attendre que le destin décide seul. Comment Sully et les enfants vont-ils apprendre que, Olivier et moi, nous trouvons dans le jardin botanique au moment exact de l'attaque et que... ? Et si..., y aurait-il des survivants parmi lesquels nous aurions la chance de compter ? Par quel miracle ? La pièce est exiguë, nous ne sommes pas nombreux, tout le monde est bien exposé et aucun coin pour se cacher. Depuis combien de temps sommes-nous regroupés

dans cette pièce ? Une éternité ? C'est cela, une éternité. Non, je ne regarde pas ma montre !

Et puis soudain, une policière entre dans la pièce : « C'est fini maintenant, vous pouvez sortir » ! Olivier et moi nous précipitons vers la voiture. Gyrophares dansant, plusieurs voitures de police roulant à grande vitesse dans un concert assourdissant de sirènes convergent vers un square situé non loin du Capitole et du jardin botanique. Nous quittons le lieu sans attendre. La voiture à peine démarrée, Olivier me dit: « Regarde ! Regarde tante Clémentine ! Regarde vite à notre gauche ! » Un homme est assis par terre avec les bras menottés dans le dos. Un autre est encore debout, entouré par des policiers. Ils les ont eus !

Une fois arrivés à la maison, je me laisse tomber dans le fauteuil et regarde ma montre. Il est exactement dix sept heures.

Clémentine Nzuji Washington / Louvain-la-Neuve Juillet-août 2016

© *CFN. Tous droits réservés*